La provocation des singes

Bernhard H. F. Taureck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2456>

DOI : [10.4000/leportique.2456](https://doi.org/10.4000/leportique.2456)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 28 septembre 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Bernhard H. F. Taureck, « La provocation des singes », *Le Portique* [En ligne], 23-24 | 2009, document 14, mis en ligne le 28 septembre 2011, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2456> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2456>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

La provocation des singes

Bernhard H. F. Taureck

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de
concilier celles qui ont été dites.

La présomption est notre maladie naturelle et
originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes
les créatures, c'est l'homme, et quant et quant la
plus orgueilleuse.

Montaigne II. 12

Les deux éléments du raisonnement de Francis Kaplan

- 1 Le livre de Francis Kaplan *L'Homme et les Singes. La frontière du langage* (Fayard, 2001) a un grand avantage : il crée une double provocation. Il élargit le royaume animal et il précise ce qui, selon lui, distingue la nature humaine de celle des animaux. Pour élargir le royaume des animaux, il se sert largement de connaissances empiriques qui mettent à mal l'idée de l'Animal comme étant un être plus ou moins bête. Pour distinguer l'Homme et l'Animal, il forme des concepts – la discussion, l'universel, la représentation, la conscience de soi, le devoir – dont l'Animal est exclu de par sa propre nature. Son raisonnement repose donc, au moins implicitement, sur deux figures : (1) Maintes observations sur le comportement animal nous obligent à conclure que l'Animal est autre qu'un être déraisonné. Il possède des facultés A1... An, qui (dans le cas des chimpanzés qui ne diffèrent génétiquement que 1,6 % de l'Homme) le rendent même capable de se servir de la langue de l'Homme, sans pour autant savoir former des textes. (2) L'Homme, par contre, a du propre dans les attributs H1... Hn qui ne peuvent ni être impliqués dans A1... An, ni en être conclus ¹.
- 2 Francis Kaplan est falsificationniste en soulignant que (1) n'est valable que faute de preuves du contraire. Mais ce n'est pas tout. Il se glisse un autre trait dans son argumentation. Il va bientôt se manifester.

Deux courants majeurs dans la comparaison Homme/Animal

- 3 En simplifiant on pourrait néanmoins proposer un schéma utile qui montre les deux courants majeurs de la comparaison Animal/Homme au cours de l'histoire de l'Occident. D'une part, on constate que l'Animal et l'Homme *diffèrent de manière essentielle*. Cette différence se manifeste par une subordination de l'Animal à l'Homme, par une hiérarchisation dans laquelle l'Animal reste à tous les égards inférieur à l'Homme. « *Omnia autem animalia sunt homini naturaliter subiecta* », écrit Thomas d'Aquin ².
- 4 Qui est à la base ? La hiérarchie ou la différence essentielle ? La tradition ne répond pas clairement à cette question. On peut la comprendre dans deux sens: La subordination des animaux rend l'Animal différent de l'Homme. Dans ce cas, nous aurons affaire à une logique qui a été découverte dans le règne humain et au moyen de laquelle on avait nié l'égalité entre homme et femme. L'on construit une hiérarchie sociale et l'on en conclut une différence de nature. L'Animal subordonné est un « gender », tout comme la femme subordonnée. Si, d'autre part, on constate que l'Animal est subordonné à cause de son manque de raison, on n'est pas plus avancé, car ce « manque de raison » n'est pas forcément un fait, mais pourrait également constituer une construction sociale.
- 5 La tradition en question n'a jamais abordé ce problème qui est un dilemme : Ni la subordination, ni la nature ne sont libres du soupçon d'être prescriptives au lieu d'être descriptives. Il y aurait une solution très simple pour ce dilemme : si l'Homme et l'Animal sont de nature diverse, pas de subordination, pas de hiérarchie. *Coexistence* tout court.
- 6 Mais avec ces réflexions, nous sortons déjà du *paradigme* décrit qui *exclut l'animal de la raison et le subordonne totalement à l'homme*. Ce *paradigme*, nous ne l'ignorons pas, est celui de l'Ancien Testament, du Nouveau Testament et de la métaphysique. La question qui est de savoir comment une pensée mythique du judéo-christianisme et le rationalisme des Grecs ont pu se rencontrer et même être fusionnés se ressource donc en partie par ce dénominateur commun de l'animal sans raison et sans réserve subordonné aux hommes. *Appelons-le paradigme d'exclusion et de subordination*.
- 7 L'autre *paradigme*, qui ne fut pas établi par les sociétés occidentales, disait au contraire : L'homme et l'animal ne sont pas séparés. Tous les deux sont des êtres raisonnables. Il n'y donc pas de raison pour une subordination. *Appelons-le paradigme du même niveau*. Il a été professé par les Pythagoriens, les Sceptiques antiques, les Cyniques, par Plutarque, par Montaigne, par Albert Schweitzer, par Lévi-Strauss. Cette énumération montre déjà que le *paradigme* du même niveau manque de quelque chose : Il manque du support d'une institution comme celle des institutions chrétiennes. Il manque donc du pouvoir social, il manque de contrôle et de répression. Il s'installe chez quelques auteurs, il leur inspire des sentences poignantes, tandis que les hommes continuent à torturer les animaux, à les dévorer.
- 8 Francis Kaplan a beaucoup appris du *paradigme* du même niveau. Il ne nie pas que les animaux soient intelligents, qu'ils se comportent parfois de manière plus morale que les hommes. Pourtant, il poursuit le *paradigme* majeur, c'est-à-dire le *paradigme* d'exclusion et de subordination. Mais il y a un imprévu : Kaplan ne développe pas ce *paradigme* de la manière à laquelle on pourrait s'attendre. Il annonce de façon implicite

un paradigme altéré. L'animal diffère foncièrement de l'homme. Les attributs humains H1... Hn (la discussion, l'universel, la représentation, la conscience de soi, le devoir) ne sont pas partagés des animaux. Mais est-ce qu'une subordination en est la conséquence nécessaire ? Tant que dans les réflexions kaplaniennes cette question est laissée ouverte, son livre devient de plus en plus important. On pourrait même parler d'élargissement du royaume des animaux et d'une *décomposition* du paradigme de l'exclusion et de subordination au sein de ce paradigme même. Voilà l'autre trait non évident de prime abord qui se glisse dans son argumentation. Pour expliquer ce phénomène, ajoutons un souvenir un peu drolatique et signifiant.

Un souvenir drolatique et signifiant

- 9 Il y avait un auteur médiéval de Mallorca, Anselm Turmeda (ca. 1352-1423) qui, à la fin de sa vie, se fit musulman. Dans sa « Disputation de l'âne », publié en 1509 à Barcelone en catalan (il ne reste que la traduction française, publiée à Lyon en 1544), l'homme ne réussit pas à donner des raisons convaincantes de sa supériorité, tandis que l'animal y apparaît comme beaucoup plus digne que l'humain. En voici quelques exemples qui montrent la plus grande dignité de l'animal : (1) Les animaux sont achetés et vendus par les hommes, mais cela ne donne droit à aucun titre supérieur, parce qu'il y règne la force, pas la raison ni la justice. (2) L'homme n'est pas le meilleur artisan ou architecte. Les castors et les oiseaux ne sont pas égalés par l'homme. (3) Les hommes ne sont pas les maîtres des animaux, parce qu'ils les mangent. Car en fin de compte, ce sont les animaux qui rongent et mangent les cadavres humains. (4) Mais est-ce que l'homme n'est pas fait selon l'image de dieu ? Contre ceci, il y a la représentation du dieu comme agneau qui sauve les hommes. Conclusion de la part de l'âne : Supériorité des animaux sur l'homme dans le domaine de la justice, dans le domaine des constructions architecturales, dans l'anéantissement final des hommes et dans la représentation du divin comme animal sauveur.
- 10 Or, surprise par l'ajout d'un argument non prévu par les animaux: Est-ce que Dieu se fit homme dans le Christ ou pas? L'âne accepte cette interprétation ³. Donc, la supériorité de l'homme se fonde sur l'argument théologique de l'incarnation de Dieu dans le christ. Dans le contexte médiéval, cette argumentation semblait universelle et vraie, quoiqu'elle ne le fût ni pour les juifs ni pour les musulmans. Dans une optique plus moderne, nous pouvons dire que l'argument chrétien stabilise la théologie chrétienne de l'intérieur, mais il n'a pas de valeur universelle. Anselm Turmeda peut être regardé comme quelqu'un qui a préparé la « décomposition » du paradigme de l'exclusion et de subordination au sein de ce paradigme même. (Sa conversion à l'Islam n'en serait qu'une des conséquences.)
- 11 La logique est analogue à celle de Francis Kaplan: (a) Les animaux, par une multiplicité de traits, ne diffèrent pas de l'homme. (b) Des prescriptions ne servent pas à fonder le royaume humain. (c) Il reste pourtant quelque trait essentiel qui distingue les deux êtres.
- 12 On pourrait ajouter ce qui ne relève plus du drôlatique, mais plutôt du grotesque ou bien du fantastique, mais d'un fantastique réel et réaliste en même temps. Il s'agit de trois modes de changement dans les domaines de l'homme et de l'animal, dont le premier est l'homme avec une conscience humaine devenu animal (1), le second, l'animal avec une mémoire animale devenu homme (2) et le troisième d'un état de

conscience floue entre animal et homme (3). Franz Kafka nous a ouvert ces trois modes dans trois de ces contes. (1) est donné dans *Die Verwandlung* (La métamorphose), (2) dans *Bericht für eine Akademie* (Récit pour une académie) et (3) dans *Der Bau* (La demeure). Kafka est le grand témoin non pas d'un âge post-biologique de manipulation génétique, mais de perte interne d'identité et de présence à soi de l'humain qui est en œuvre depuis au moins Don Quichotte. Cette perte de présence à soi de l'humain pourrait être interprétée comme la réflexion et la réaction dans le front réaliste du roman au paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux. Le romancier s'aperçoit du fait que l'identité à soi de ses personnages est troublée et se dissout même. Le romancier remarque le prix que le paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux a fait payer aux hommes. Les trois contes mentionnés de Kafka nous montrent un travail de révision du paradigme dominant au moment où cette domination s'est déjà transformée en dictature.

Raison et préjugés

- 13 Revenons sur la question de la raison. Dans le paradigme du même niveau est apparu le raisonnement suivant: Si la raison se manifeste dans la faculté de tirer une conclusion de ce qui est perçu, la raison est le propre d'un être doué de raison, c'est-à-dire capable de trouver des propositions vraies par syllogisme et non par expérience. Cette description demande peut-être trop de l'animal. Le syllogisme semble plutôt constituer le propre de l'homme. Kant définit la raison par la faculté du syllogisme et Hegel le suit. Or, tous les deux sont des partisans du paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux. Par contre, les sceptiques Pyrrhoniens disent le contraire. Ils construisent l'exemple d'un animal prédateur (un chien) qui poursuit un lièvre et qui, durant la chasse du lièvre, tombe sur un croisement de trois chemins. Qu'est-ce qu'il fait ? Il en renifle deux pour après poursuivre la troisième, si les deux autres ne portent pas de trace du lièvre. Il poursuit le troisième sans l'avoir reniflé. S'il se comporte de cette façon, on peut lui attribuer la faculté du syllogisme, de certitude hors de l'expérience qui le rend capable d'avoir du succès dans l'expérience qui s'en suit. Qu'est-ce qui distingue le chien de l'homme, s'il conclut, s'il tire un syllogisme, au moins de façon intérieure, d'enthymème ? Sextus Empiricus ne laisse aucun doute : Les Pyrrhoniens ont attribué du syllogisme aux animaux. À ce moment, on ne saurait plus les distinguer des hommes ⁴.
- 14 Mais les partisans du paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux le voient autrement. Si l'on part de l'exemple canin précédent, ils diront : « Notre pauvre chien qui pratique un syllogisme n'a pourtant pas de science logique. Ni lui ni les confrères sauraient donner un système de syllogismes ni le comprendre si l'on le leur montrait. Nos chiens agissent dans une situation et ne connaissent ni connaîtront d'universel ». Cette réponse est quasiment classique. Selon cette critique, les animaux ont beau se comporter de façon intelligente ou même hyperintelligente: Intérieurement, ils manquent de raison, ils n'ont pas l'universel, pas le système ⁵.
- 15 Francis Kaplan rejoint la réponse classique en écrivant: « Comme le dit le biologiste Lloyd Morgan, il ne faut pas expliquer le comportement d'un animal en termes supérieurs si on peut le faire en termes inférieurs; c'est la simple application du principe d'Occam à l'éthologie. Une deuxième raison justifie cette règle méthodologique. Il est, en tout état de cause, incontestable qu'il existe une différence

fondamentale entre les animaux et l'homme qui se manifeste par le développement de la science, de la philosophie, de l'art et des techniques » ⁶. L'application de ce jugement classique à notre chien aboutit facilement à ceci: Le chien est pressé, il est avide d'attraper la proie, son avidité le domine totalement, il ne renifle que brièvement, il économise du temps. Toute cette explication se fait au niveau propre et inférieur exigé par Lloyd Morgan sans pour autant se servir des raisons d'un niveau supérieur et humain.

- 16 Est-ce que ce choix d'une explication au niveau inférieur est convainquant ? Tout semble dépendre de l'universel. Car la connaissance explicite des syllogismes ne saurait pas être le propre de l'homme, étant donné (a) que très peu de gens connaissent un tel système et (b) qu'il n'a pas de tel système sauf sous une forme historique chez Aristote. Quant à l'universel, on répliquera que le chien sera capable de prendre le troisième chemin sans le renifler. Il en sera capable de manière infinie ou indéfinie. Tout que l'on pourrait faire et refaire dans une situation, est une espèce d'incarnation de l'universel. L'universel reste par définition inépuisé par tout acte, soit animal ou humain. L'homme n'est pas plus avancé concernant l'universel. Il peut affirmer de façon vide qu'il y a de l'universel. La preuve de l'universel, c'est la capacité de refaire des actions.
- 17 Il s'en suit que les partisans du paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux ont perdu. Mais comme ils ne font que renforcer une longue tradition profondément enracinée dans nos sociétés, transmise par chaque leçon de culture, par chaque « fried chicken », chaque « saucisson pur porc », chaque vente des rillettes, chaque entrecôte grillée, chaque bouillabaisse, ils n'ont pas besoin de gagner par l'argument le plus fort. Ils sont comme Dieu, qui, selon une sentence aigüe de Baudelaire, n'a même pas besoin d'exister pour régner ⁷. L'absence d'arguments pour la raison comme propriété et propriété unique de l'humain – et donc le pure préjugé – n'empêche pas la survivance du paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux, il n'a même pas empêché l'hyperproduction de cadavres animaux pour les besoins des humains dans les pays dits les « plus développés ».
- 18 Peter Singer parle d'une attitude de « speciesism » : Nous nous regardons comme des êtres supérieurs parce que nous ne nous considérons pas comme des animaux. Mais il nous manque – comme le savait déjà Montaigne – tout document comme preuve de ceci. La pure appartenance à l'espèce des humains ne nous procure aucun droit à être supérieurs moralement. Donc, le « speciesism » est une forme de racisme ⁸.
- 19 Mais attention. Le même Singer affirme que les hommes handicapés n'ont pas de droit inconditionnel à vivre. Qui en décide ? Les hommes non-handicapés, les hommes sains. Les hommes non-handicapés décident sur le droit de vivre des handicapés. À quel titre ? Au seul fait du fait de ne pas être handicapé, donc au fait purement contingent de faire partie des « sains ». Je propose un nom pour cela, à savoir « le sanisme » (du latin « sanus », sain). Le sanisme de Singer est complètement analogue au spécisme qu'il dénonce à juste titre. Par conséquent, au moment où l'on rejette le specianisme, il faut également rejeter son double, à savoir le sanisme.

Une troisième approche

- 20 Si le cœur du paradigme de l'exclusion et de subordination des animaux est creux, il ne s'ensuit pas que celui du même niveau soit plus solide. Les sceptiques n'ont pas voulu exprimer qu'ils savent définitivement que l'animal est doué de raison comme l'homme.

L'établissement du second paradigme est plutôt dû au gouvernement et à la dictature du paradigme hiérarchique. Si ce paradigme s'effondre, le scepticisme pourrait proposer une toute autre et troisième approche. En voici les conditions : 1. Ne pas limiter les attributions ni de l'Animal ni de l'Homme. 2. Poursuivre l'observation des deux. 3. Traiter l'Homme et l'Animal comme ayant droits à être également respectés. 4. Ne pas exclure de surprenantes découvertes et dans le royaume animal et dans celui de l'Homme. Je propose d'appeler cette approche *l'approche de l'ouverture*. Ouverture des chemins qui nous conduisent vers une connaissance et une compréhension toujours plus large de nous-mêmes et des animaux.

- 21 Ce vote paraîtrait gratuit si je n'avais pas une moindre évidence à ajouter. En voici une. Elle peut être superflue et depuis longtemps compter parmi les connaissances que nous avons des animaux. Elle est pourtant extrêmement intéressante. Je commence avec une question : est-ce que l'animal saurait librement changer ses préférences, surmonter ses angoisses et s'entraîner systématiquement à préférer ce dont il a toujours eu une peur bleue ? Selon ce que nous savons des opinions des humains, toute réponse positive semble d'emblée être exclue. Les hommes sont plus ou moins incapables de surmonter les murs de leurs aversions jusqu'à préférer ce qui leur fait peur. Et les animaux, s'ils sont moins libres, seraient d'autant plus incapables. L'observation de mes expériences avec mes terriers Jack-Russell montre qu'il s'agit ici de graves préjugés.
- 22 Situation : un lac en Italie, il lago di Bolsena. Angelina, la chienne de sept mois, se jette dans l'eau et rapporte un petit bâton. J'applaudis. Elle refait et refait son aventure aquatique. Or, son amie Gina, quatre ans, a toujours eu une peur bleue de l'eau, causée bien sûr par le fait que je l'ai trempée tout court dans l'eau pour la protéger contre la chaleur. Dès que nous nous approchons d'une rivière, d'un lac, etc., elle tire vers le côté opposé en craignant qu'elle y soit jetée. La nouveauté : Gina se lance dans l'eau comme son amie cadette, nage un peu, avale un peu d'eau, tousse et se sauve sur le rivage. C'est la première partie de la nouveauté. Elle a changé ses préférences. Le contact avec l'eau n'est plus senti comme un danger. Elle a agi de façon intrinsèque, et il serait absurde de vouloir la forcer à nager. Son motif est probablement l'imitation d'Angelina. Voici le deuxième acte de la nouveauté : Gina s'entraîne méthodiquement pour la nage. Elle court dans l'eau en voie parallèle au rivage. Elle fait et refait ceci, elle teste jusqu'à quel degré elle supporte l'humidité sur son corps et comment se débattre avec l'élément fluide. La méthode Morgan d'interpréter cela par un niveau inférieur se falsifie elle-même. Pour l'appliquer, on pourrait interpréter les courses de Gina comme remplacement. Au lieu de nager, elle se meut dans l'eau pas profonde. Mais cette interprétation rate complètement les faits. Premièrement, Gina a déjà nagé, donc remplacé sa préférence. Deuxièmement, elle devrait s'éloigner de tout contact avec l'eau selon la règle de sa vieille préférence. Il ne reste qu'à conclure : l'Animal sait librement changer ses préférences, surmonter ses angoisses et s'entraîner systématiquement à préférer ce dont il a toujours eu une peur bleue. Observer les animaux dans les situations les plus journalières peut donc nous apporter des surprises, de l'inouï même. L'action de Gina ne refait pas forcément l'Homme, elle le précède plutôt. L'Homme serait-il capable de surmonter ses angoisses et de s'entraîner méthodiquement en direction des préférences opposées. On connaît quelqu'un qui l'a fait ? On se souvient d'avoir fait cela soi-même ? Cela reste, je l'accorde, bien possible, mais rare.

Conclusion : Pour une décomposition des mythes carnivores

- 23 J'aimerais exprimer ma reconnaissance à Francis Kaplan. C'est grâce à ses riches démonstrations empiriques et philosophiques que je suis parvenu à proposer une transgression des courants majeurs dans la comparaison entre les animaux et les humains. L'aventure qui, selon moi, s'ouvre le plus sur l'avenir, est la décomposition du paradigme d'exclusion et de subordination des animaux au sein de ce paradigme lui-même. Au moment où ce paradigme dominant ne sait plus prescrire nos comportements vis-à-vis de l'animal, il perdra sa domination. Tout régime qui perd sa domination peut se servir d'instrument pour l'assurer, à savoir la dictature. Comme il y a plus qu'une seule forme de dictature – Aristote nous a appris que la plus perfide est la dictature masquée – il me paraît utile de conclure par une petite réflexion sur les conséquences du vote pour l'ouverture et du fait que notre manière de traiter les animaux est toujours théorique et pratique. Une société qui veut se définir par un respect inconditionné de la dignité humaine, et qui, en même temps produit chaque jour une souffrance animale sans bornes, est-ce qu'on doit la regarder comme sincère ? Où faut-il se souvenir de l'observation de Montaigne qui dit que des civilisations qui autorisent le carnage animal ne se borneront pas d'en faire avec les humains ? L'abattoir a-t-il un effet brutalisant sur le comportement humain ? Au Moyen Âge, Thomas d'Aquin nous avait déjà avertis : la cruauté envers les animaux est nuisible pour l'Homme ⁹.
- 24 Il sera, certes, difficile de mettre fin à la consommation de viande et aux expérimentations médicales avec les animaux, parce que ces pratiques sont liées à d'énormes flux financiers. Mais le marché de chair humaine au 19^e siècle fut également lié à du capital énorme, le « slave trade » fut extrêmement profitable. Il fut pourtant aboli ¹⁰. La prévision d'un siècle sans consommation des animaux ni expérimentations médicales n'est par conséquent pas plus utopique que la fin de la grande source inhumaine et profitable inaugurée pour presque quatre siècles entiers par Colomb.
- 25 De la part des partisans de la consommation des viandes on connaît deux arguments dont le premier met l'accent sur la consommation des protéines animales comme indispensables pour la santé de chacun et de tous. La *consommation* des protéines animales constitue donc un *bien public* qui est plus fort que la souffrance animale durant l'élevage, le transport et l'abattage. Deuxièmement, on attire l'attention sur le fait que les animaux tuent et dévorent d'autres animaux pour se nourrir et pour stabiliser l'harmonie des espèces.
- 26 Le second argument souffre de deux erreurs. D'abord, l'homme ne se nourrit pas principalement de viande. Ce n'est sur la planète qu'une minorité qui a accès à la viande. On sait depuis longtemps que l'élevage élargi des animaux destinés à être mangés demande démesurément d'énergie, cause l'érosion des sols et contribue à la famine globale ¹¹. Ensuite, la consommation de la viande part d'une présupposition : nous avons droit à l'Animal comme propriété, parce que l'Animal est totalement différent des humains. Son altérité absolue, son manque de culture, de politique, de langue etc. nous autorise à en faire ce que nous désirons. Soit. Mais quand le comportement carnivore de certains animaux sert de justification à notre propre comportement carnivore, l'animal est exactement comme nous, il tue et dévore des animaux. Mais nous tuons et mangeons les animaux parce que nous sommes totalement

autres. Ou bien l'un ou l'autre, ou bien différence totale et autorisation à regarder les animaux comme notre propriété, ou bien être comme eux et donc faire souffrir, torturer, abattre nos semblables !

- 27 Francis Kaplan nous indique que Descartes, par sa doctrine d'un automatisme animal au lieu d'une âme, a voulu prévenir à une interdiction de les manger. En effet, dans une lettre du 5 février 1649, Descartes nous rassure : « Mon opinion est moins cruelle envers les bêtes qu'elle est pieuse envers les hommes [...] qui sont délivrés du soupçon de crime toutes les fois qu'ils mangent ou tuent les animaux » ¹².
- 28 Le premier argument paraît à première vue plus rassurant. À y regarder de près, l'on découvre facilement deux inconvénients : l'état des viandes vendues dans nos magasins – tout le monde le sait ou pourrait le savoir – a peu à faire avec du salut. Il circule trop de viande pourrie, il se trouve trop de chimie nuisible dans nos produits de charcuterie et de boucherie. Quant à la garantie d'un bien public, il faut dire qu'il ne s'agit pas de détruire un bien public (la santé), mais d'y *arriver autrement* que par le fait d'infliger des tortures, de la souffrance extrême aux animaux. Théodore Monod ne parle certes pas de ses préférences individuelles, mais d'une attitude universelle des êtres humains quand il déclare : « Il y a, pour moi, une pierre de touche des morales, des religions, des lois, des mœurs : l'attitude prise devant la souffrance des animaux » ¹³.
- 29 Les douleurs, les souffrances, les atrocités que des hommes infligent à des animaux chaque jour, chaque seconde, la survivance du paradigme hiérarchique malgré son inanité raisonnable peut aisément aboutir à une haine du genre humain. Schopenhauer fut l'un des partisans les plus célèbres de cette haine, de ce mépris complet du *genus humanum*. Dans ces circonstances, il nous faudrait de l'humour qui se solidarise avec les animaux. L'Animal, dit-on, ne sait pas rire. Donc, l'Homme n'aura pas besoin d'efforts pour rire le dernier. Cependant, celui qui ultimement ne rira pas, survivra aussi à l'Homme.
- 30 Arriver autrement au bien public de la santé implique une logique du remplacement. Cependant, elle présuppose de faire la différence entre deux classes de remplacements. D'une part, il y a un remplacement dont les moyens gardent toujours du même : on peut tuer ou torturer par les couteaux, des balles, des pierres, des fers, des poisons. Tous ces moyens différents gardent un trait identique, à savoir le fait d'infliger des souffrances. D'autre part, on peut curer un client par une opération chirurgicale ou par un traitement chimique. Dans ce cas, aucune ressemblance des moyens. De même, on peut consommer des protéines végétales au lieu de la viande. On peut également apprendre une langue étrangère à force de la grammaire ou bien en communiquant avec les gens du pays. Si l'on choisit le remplacement premier, il faut infliger de la souffrance. Si l'on choisit le second remplacement, on arrive à la même fin par des moyens qui n'ont rien en commun avec d'autres moyens. Grâce à nos révolutions techno-scientifiques, le genre humain dispose déjà du second type de remplacement. On peut se nourrir des protéines des plantes, la dépendance des protéines animales est un mythe. Nous ne dépendons pas de la protéine animale, mais du mythe de la dépendance à cette protéine. L'industrie carnivore nous nourrit, mais elle nourrit d'abord ce mythe. Combien de révolutions mentales, politiques, sociales va-t-il falloir pour prendre la voie du second type de remplacement, pour prolonger la voie du possible qui paraissait si impossible dans l'ancien régime des marchés d'esclavage ?

NOTES

1. . Un bref regard sur la recherche actuelle : Dans son livre bien documenté *Les Origines animales de la culture*, Dominique Lestel soutient que certains animaux ont le statut de « sujet ». Il nomme ce résultat « la quatrième blessure narcissique apportée par la révolution invisible de l'éthologie contemporaine » après Copernic, Darwin et Freud. Je termine avec trois brèves remarques sur ce constat. (D. LESTEL, *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, 2003, p. 331.

Premièrement, s'il y a une quatrième blessure, il y aurait une obligation d'en finir d'élever des animaux pour les tuer et les manger. Or, ce vote obligatoire fait défaut dans le livre de Lestel.

Deuxièmement, l'attribution de « sujet » à l'animal reste anthropomorphique. Il reprend une auto-interprétation de l'homme pour l'appliquer aux animaux. Mais la question n'est-elle pas de chercher des notions pour l'homme et pour l'animal qui sortent du royaume traditionnel du centrisme humain ?

Troisièmement, la notion de « sujet » est une conception extrêmement contestée dans le discours des sciences humaines, surtout chez des auteurs post-structuralistes français. Pour effectuer un changement définitif du discours sur l'animal, il faudrait moderniser le vocabulaire au lieu de le répéter. Or, dans sa postface de 2003, Lestel précise que le sujet établit des normes ou s'en écarte. D'accord. Mais pour soutenir ceci, en quoi reste-t-on lié à cette notion contingente de « sujet » ? (LESTEL, *ibid.*, p. 381)

2. . S. THOMAS, *Summa theologiae* I q 96. 1.

3. . Voir J. KRAYE ed., *Cambridge Translations of Renaissance Philosophical Texts*, Volume 1: *Moral Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 3-16.

4. . Voir Sextus EMPIRICUS, *Pyrrhoneion hypotyposeon* I. 69.

5. . Dans l'antiquité, où il y avait de vives discussions sur le statut de l'animal, il paraissait pourtant être assuré qu'il « n'y a pas de perception sans intelligence ». Dans un long dialogue de Plutarque, intitulé « *Ton zoon phronimotera* » (Les animaux sont plus raisonnables) un personnage nommé Soclarus se réfère à Strato en disant « *hos oud'aisthanesthai to parapan aneu tou noein hyparchei* » (en latin : « *sine intelligentia sentire omnino nihil posse* »). Voir PLUTARCHI, *Scripta moralia*, ed. F. Dübner, Paris, Firmin-Didot, Graece-Latine, Tom. IV, p. 1176.

6. . F. KAPLAN, *L'Homme et les Singes...*, *op. cit.*, p. 80.

7. . « Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister. » Ch. BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1971, p. 1247.

8. . Voir le compte rendu de Peter SINGER dans son article « Animals », *The Oxford Companion to Philosophy*, ed. T. Honderich, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 35 f.

9. . Voir Harriet SCHLEIFER, in P. SINGER ed, (, en anglais: *Verteidigt die Tiere*, Frankfurt/am/Main, Ullstein, 1988 [1985: *In Defense of Animals*], p. 105 f. Thomas : voir Théodore MONOD, *Et si l'aventure humaine devait échouer*, Paris, Le Livre de poche/Grasset, 2000, [1992], p. 197.

10. . Voir H. S. KLEIN, *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

11. . Voir Harriet SCHLEIFER, *loc. cit.*

12. . Cité chez KAPLAN, *L'Homme et les Singes...*, *op.cit.*, p. 280.

13. . Théodore MONOD, *Et si l'aventure humaine devait échouer*, Paris, Le Livre de poche/Grasset, 2000, [1992], p. 45. J'exprime mes remerciements cordiaux à Eva Wollenberg (Strasbourg) pour m'avoir encouragé dans la voie de la lutte contre les phantasmes carnivores des humains. J'y joins également le nom de mon ami psychologue Dr. Guido F. Gebauer (Cambridge et Hannover) pour s'être engagé avec moi dans un dialogue anti-carnivore continu et continu.

AUTEUR

BERNHARD H. F. TAURECK

Bernhard H. F. Taureck est professeur de philosophie à l'Université Carolo-Wilhelmina de Braunschweig. Auteur de *Nietzsche und der Faschismus : eine Studie über Nietzsches politische Philosophie und ihre Folgen*.